

Jean-Claude Grumberg « Je n'ai rien choisi, ni l'humour ni les larmes »

ENTRETIEN

Jean-Claude Grumberg, 83 ans, est une figure du théâtre français. Il a écrit quarante pièces, qui lui ont valu cinq Molières, dont trois sont exposés dans le coin de la cuisine de son appartement parisien. « Les deux autres sont dans un placard, avec le César », précise-t-il. Car il est aussi l'auteur d'une vingtaine de scénarios, de deux livres de souvenirs, et de contes, dont le dernier, *De Pitchik à Pitchouk* (Seuil, 160 pages, 14 euros), est sorti le 7 avril.

Je ne serais pas arrivé là si...

Si en 1942, le commissaire du 10^e arrondissement n'avait pas été le moins avide d'arrestations de juifs et ne nous avait pas renvoyés à la maison, ma mère, mon frère et moi. Selon ma mère, il a jugé qu'on n'entrerait pas dans le cadre des gens qu'on arrêtait. Mon frère, lui, dit que les camions étaient pleins et qu'il avait envie de rentrer se coucher. C'est ce qui m'a sauvé, même si je n'en ai aucun souvenir.

L'autre événement déterminant, dont j'ai conservé des bribes de mémoire cette fois, c'est l'arrestation de mon père, en février 1943. Les flics cassent la porte et engueulent mon père : « Regardez ce que vous nous obligez à faire, pour quoi vous n'avez pas ouvert ? » Et ils l'embarquent. Drancy, puis Auschwitz, comme son père, arrêté quelques mois plus tôt. Lui était aveugle alors ils l'ont porté dans l'escalier, soit parce qu'ils étaient prévenants, soit parce qu'ils étaient pressés, ce que j'ai plutôt tendance à penser.

Vous traversez donc la guerre sans votre père...

Et sans ma mère. Elle nous a envoyés avec mon frère en zone libre, à Moissac (*Tarn-et-Garonne*), dans une institution qui accueillait des enfants juifs. Puis, comme ça devenait plus risqué, on a été dispersés et nous nous sommes retrouvés dans une famille dans le Vercors. Je crois que c'est là que j'ai appris à lire. J'ai vécu tout ça avec inconscience : tant que mon frère était là, que pouvait-il m'arriver ? Comme me disait ma mère : « Tu as eu de la chance dans ton malheur. » Et c'est vrai. La chance de ne pas être arrêté comme ces centaines d'enfants du 10^e, la chance de faire des rencontres décisives, plus tard, et la chance d'avoir une vocation : ne rien foutre !

Vous n'aimiez pas l'école...

Si, mais je n'aimais pas bosser. J'aimais répondre, si possible avant que le prof ait fini la question. Donc on me mettait dehors. Et je ne voulais rien apprendre, rien faire. Sauf les rédactions. Mais comme mon écriture était illisible, je prenais des zéros. Je savais que j'allais arrêter à 14 ans. C'était naturel. On vivait dans une sorte de misère. Ma mère se crevait au boulot. Mon frère bossait depuis ses 14 ans, je suis donc entré dans un atelier de confection.

Y avez-vous fait vos preuves ?

J'ai fait dix-huit ateliers en quatre ans tellement j'étais nul. J'ai commencé en allumant le feu l'hiver et en balayant, j'ai terminé en balayant et en allumant le feu. Entre-temps, j'ai appris quelques trucs, mais je n'ai jamais pu faire une couture droite. Et ça m'allait très bien : mon but, c'était de me faire virer le mercredi pour avoir le temps de lire jusqu'à la fin de la semaine avant que l'on me place dans un nouvel atelier le lundi.

Lisiez-vous beaucoup ?

Je ne faisais que ça. J'empruntais neuf livres par semaine à la bibliothèque, grâce aux cartes de mon frère et de ma mère.

A l'atelier, vous n'avez donc rien appris...

Si, énormément. Une profonde humilité. Ces gens étaient d'une culture, d'une curiosité bien supérieure à ce que j'ai trouvé plus tard dans le milieu du théâtre. En tournée, on ne parlait que de nourriture et de baignoires.

Comment le feignant complet, aussi incapable à l'école qu'à l'atelier, devient-il acteur puis auteur de théâtre ?

Parce que je suis nul. C'est ça ma chance. Tout le monde se foutait de moi à l'atelier et en plus il n'y avait personne de mon âge. Je suis donc allé à l'Union des Jeunes républicains de France, un faux nez des Jeunes communistes. Là, ils me donnent le choix entre vendre *L'avant-garde* dans la rue et risquer des



Jean-Claude Grumberg, en 2021, à Paris.
BRUNO LEVY POUR « LE MONDE »

« JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI... »

Chaque semaine, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. Le dramaturge revient sur la mort de son père, dont il a fait une arme

coups, ou faire du théâtre. Je choisis le théâtre. Au bout d'un mois, j'ai le rôle principal.

Et les choses s'enchaînent. Je suis pris dans une autre compagnie amateur, confirmée celle-là. Si bien que, moi, l'apprenti tailleur, je deviens en parallèle apprenti comédien. Et puis un jour, la troupe explose. Le lendemain, je ne me lève pas. Ma mère me demande pourquoi je ne vais pas à l'atelier. Je lui réponds : parce que je suis comédien.

Concrètement, en quoi cela consiste-t-il ?

A suivre des cours, en faisant en sorte de ne pas payer : n'y aller qu'une fois sur deux, ne pas passer les scènes. Un jour, une copine qui s'occupait des costumes pour la compagnie de Jacques Fabbri et qui parlait pour un an me demande si je ne veux pas la remplacer. Je passe une audition. Fabbri me demande : « Tu as été tailleur ? » Je dis oui. « Tu es comédien ? » Je dis oui.

Et me voilà aide régisseur dans la plus prestigieuse compagnie comique de Paris avec un peu de figuration. Jusqu'à ce qu'un comédien attrape la grippe et qu'on me demande de le remplacer dans *Les Joyeuses Commères de Windsor*, de Shakespeare. Et ça se passe bien. J'y suis resté plusieurs années. Avec en prime quelques rôles à la télévision.

Pour quelle raison prenez-vous la plume ?

Pour impressionner Jacqueline, que je venais de rencontrer et qui deviendra la femme de ma vie. Je parlais en tournée, j'étais convaincu qu'elle rencontrerait quelqu'un d'autre. Comme je lui avais donné les nouvelles de Tchekhov à lire, j'ai décidé d'en adapter une, *Le Duel*. Ecrire ne serait-ce qu'une nouvelle me semblait inatteignable, mais le théâtre, je connaissais. Et ça ne m'a effectivement posé aucun problème. Et peu à peu je suis devenu auteur. Ça ne me rapportait rien, mais j'avais gagné un statut. Et comme, rapidement, Jacqueline, qui avait repris l'affaire de robes imprimées de ses parents, a très bien gagné sa vie, l'argent n'était pas un souci.

Dès « Demain, une fenêtre sur rue », la première de vos pièces à être montée, en février 1968, vous choisissez l'humour. Pourquoi ?

Ce n'est pas un choix. Quand les policiers ont pris mon grand-père aveugle, ils ont laissé ma grand-mère parce qu'elle avait une crise de diarrhée. Si on ne met pas un peu d'humour, on ne peut pas raconter ça. L'humour, c'est ce qui permet de dire l'horreur, à moins d'être un grand poète. Je ne suis pas Shakespeare. Et puis, franchement, si un copain vient te voir et te raconte en détail son cancer, à moins que ce soit un très bon copain, ou ton frère, tu vas essayer de l'éviter. S'il te fait rire, ne serait-ce qu'une petite fois, tu peux le réinviter. Le rire permet la relation. Surtout si on parle de l'innommable. Je n'ai pas choisi d'être juif, je n'ai pas choisi de naître à Paris, je n'ai pas choisi de perdre mon père à 3 ans. Je n'ai pas choisi l'humour.

Ni de faire passer du rire aux larmes en un instant...

Vous connaissez *L'Album d'Auschwitz* ? [193 photographies prises à l'arrivée au camp des juifs hongrois en 1944, le livre se trouve à portée de sa main]. Regardez les premières photos, ces petites filles. Elles descendent du convoi, elles sont sur la rampe, dans trois heures elles seront mortes. Et que font-elles ? Des grimaces... Inutile d'essayer de choisir entre le rire et les larmes. Les deux sont là en même temps.

Dans « L'Atelier », en 1979, Simone, l'héroïne, finit par recevoir l'acte de décès de son mari qu'elle attend depuis des années. Sauf qu'il est écrit « Mort à Drancy ». Peut-on rire de tout ?

Mais c'est la réalité, celle qu'ont vécue ma mère et tant d'autres. Ce n'est pas de ma faute si elle est grotesque. Lorsqu'on a joué la pièce au Gymnase, les gens venaient dans ma loge avec leur certificat me demander ce qu'ils devaient faire. Ce n'est pas drôle, ça ? Je n'avais rien à leur conseiller, j'avais juste écrit une pièce.

Et quand Robert Badinter est devenu ministre de la justice, il a changé la loi. On pouvait faire corriger l'acte au bureau d'état civil. Je n'ai jamais voulu. Je trouve formidable qu'ils aient voulu effacer littéralement les camps et au passage leur propre responsabilité. Et que j'en garde la preuve. C'est drôle, ça aussi, non ? Tout ça pour vous dire que je n'ai rien choisi, ni l'humour, ni les larmes, ni mon sujet. Un jour, une critique a écrit : « S'il a du talent, qu'il le prouve en écrivant sur autre

chose. » Mais j'en suis incapable. C'est la déportation de mon père qui a fait de moi un auteur.

Votre père, l'absent si présent de « L'Atelier ». Le succès de la pièce vous plonge dans une terrible dépression : ça ressemble à une blague juive...

J'avais mis cinq ans à l'écrire. Pour la première fois, j'avais été pris de scrupules. Peur de caricaturer, peur d'en dire trop sur ma mère, peur de parler de mon père. J'avais le rôle principal, ce qui était le but de ma vie, et j'étais terrorisé. Durant les répétitions, les 400 mètres qui séparent mon domicile de l'Odéon me semblaient une montagne. Pendant les représentations, j'ai eu des extinctions de voix tous les matins, qui disparaissaient avant d'entrer sur scène. Et après, je ne supportais pas d'être devenu un acteur que tout le monde trouvait magnifique. Pourquoi ? Je ne sais pas. Mais je mordaïis tous ceux qui me faisaient des propositions, de théâtre, de cinéma, de télévision... Et j'ai plongé. C'est l'analyse qui m'a sauvé. Ça a commencé par me rendre obsessionnel, malade, violent, dangereux. J'étais à moitié fou, je suis devenu complètement fou. Et puis j'ai guéri. A raison de trois séances par semaine. C'est la seule fois de ma vie où j'ai vraiment travaillé, avec l'apprentissage du métier de comédien.

A votre actif, il y a aussi une vingtaine de scénarios, dont le plus célèbre, « Le Dernier Métro », écrit avec François Truffaut...

C'est Truffaut qui a écrit le film. Il venait d'apprendre que son géniteur, qu'il n'avait jamais connu, était juif. Et pour jouer le juif, il prend un Allemand, Heinz Bennent, qui évidemment ne sait pas comment faire. Et Truffaut non plus. Alors il me demande de reprendre toutes les scènes avec Bennent dans la cave. En lisant le scénario, je lui ai proposé aussi de réécrire tous les discours antisémites, que je trouvais un peu timorés.

Est-il vrai que vous n'aimiez pas le film ?

La première demi-heure est très bonne. Mais comme je le lui ai dit : quand la Gestapo entre dans la maison, on ne présente pas son mari à son amant et son amant à son mari, on chie dans son froc. Je lui ai aussi reproché, avec un titre pareil, de ne pas avoir montré que les juifs étaient relégués dans le dernier wagon du métro. Il m'a dit que ce n'était pas un film historique mais un film sur l'amour. Je lui ai répondu que c'était ce que je n'aimais pas. Il m'a demandé si je voulais mon nom au générique. Je lui ai dit, comme vous voulez. Il l'a mis. Il a bien fait. On a continué à se voir. On parlait surtout de littérature. On avait aussi un projet ensemble, il est mort avant.

Pourquoi l'auteur de théâtre que vous êtes finit-il par écrire un conte, « La Plus Précieuse des marchandises » ?

J'avais écrit dix pièces pour la jeunesse. Les cinq premières avaient été montées, les cinq suivantes, personne n'en voulait. Pour conserver ce plaisir d'écrire pour les enfants, j'ai commencé d'écrire. Et puis on m'annonce que j'ai un cancer. Alors je m'occupe de mon cancer, les rayons et tout le reste. Quand ça se tasse, je ne reprends qu'un des deux contes. Pourquoi celui-là ? Sans doute pour sauver la petite fille que j'avais laissée dans la nature avec les bûcherons.

Et malgré le succès mondial, vous n'avez pas fait de dépression...

Il y a eu la mort de Jacqueline, je n'en ai pas eu besoin. De toute façon, j'étais foutu. Il était prévu que je parte avant elle, qu'elle puisse tout ranger, se débarrasser des livres. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Ecrire *Jacqueline*, Jacqueline [Seuil, 2021] m'a beaucoup aidé. Elle était là, elle écrivait avec moi. Mais le livre est paru en 2021 et je découvre que son absence n'a pas de fin. C'est le privilège de l'âge : être de plus en plus confronté à la mort. En octobre, j'ai perdu Maurice Olen-dre, mon éditeur, mon ami, presque un père de dix ans plus jeune que moi. Ça m'a brisé et ça ne passe pas. Comme le demi-deuil dans lequel nous vivions enfants. Avec mon frère, nous avons pris conscience récemment que nous étions nous-mêmes des survivants et qu'on y avait échappé, non pas par la résilience chère à Boris Cyrulnik ou par je ne sais quel héroïsme, mais par pure chance. Il n'y a pas de Dieu, mais s'il y en avait un, il s'appellerait hasard. ■

NATHANIEL HERZBERG